

SCEAUX INÉDITS
DES ROIS D'AGADÉ

PAR

LÉON HEUZEY



(EXTRAIT de la *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale*,
vol. IV, n° 1, 1897, p. 1-12.)



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ÉCOLE DU LOUVRE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

—
1897

SCEAUX INÉDITS

DES ROIS D'AGADÉ

PAR LÉON HEUZEY

Dès la première période de ses fouilles, M. de Sarzec a retrouvé à Tello, parmi les monuments des rois et des patésis de Sirpourla, plusieurs objets appartenant à l'époque de Naram-Sin et des rois d'Agadé, si importante pour l'histoire et pour la chronologie de la haute antiquité chaldéenne, en raison du célèbre texte du roi Nabonid, qui attribue au règne de Naram-Sin une date positive, répondant à l'année 3758 avant notre ère. Le mieux conservé de ces objets est un vase d'onyx, élégant et simple, à panse longue et turbinée, portant, dans un cartouche de quatre cases, l'inscription sémitique suivante : « Naram-Sin, — roi — des quatre — régions¹. » En outre, des vestiges du même nom et du même titre royal ont été reconnus, au musée du Louvre, sur plusieurs éclats de vases analogues ou d'objets différents, également en onyx, et recueillis à Tello.

1. De Sarzec et Heuzey, *Découvertes en Chaldée*, pl. 44, fig. 1, et p. 118.

A côté de ces fragments de matière dure et précieuse, le musée du Louvre possède encore un certain nombre de débris d'argile, mutilés et plus ou moins effacés, provenant des mêmes fouilles et paraissant se rattacher à la même époque. La grande place prise dans les découvertes de Tello par les dépôts de tablettes a ramené mon attention sur ces humbles restes. En les comparant et en les rapprochant les uns des autres, j'ai pu reconstituer quelques empreintes de cachets, avec cartouches et figures, présentant pour l'histoire un intérêt de premier ordre. On y voit en effet, tantôt le nom de Naram-Sin, tantôt un autre nom royal d'Agadé, qui a été lu *Sargani-sar-ali* et identifié avec celui de Sargon l'Ancien, père de Naram-Sin. Ce qui est encore plus important peut-être et tout à fait nouveau, c'est que j'y ai rencontré pour la première fois le nom d'un certain *Lougal-ousoum-gal*, patési de Sirpourla, contemporain de ces deux rois. Nous possédons là un synchronisme, désormais établi, entre les annales des deux villes d'Agadé et de Sirpourla, et aussi une preuve absolue que les deux rois précités se sont succédé l'un à l'autre.

Je n'ai pas qualité pour discuter les difficultés philologiques qu'a soulevées, de la part de quelques assyriologues dont l'autorité est grande, la lecture du nom de Sargani. Mais, puisque, de l'aveu de tous, le premier signe de ce nom peut, dans certains cas, se lire *Sar*, on conviendra que la connexité des deux règnes, devenue incontestable, rend bien invraisemblable qu'il ne s'agisse pas de Sargon l'Ancien, du très ancien roi d'Agadé, du monarque conquérant nommé *Sarroukin*, *Sarghina* par les monuments assyriens et néo-babyloniens, et dont le célèbre texte, dit des *Présages*, énumère les campagnes immédiatement avant celles de Naram-Sin, son fils.

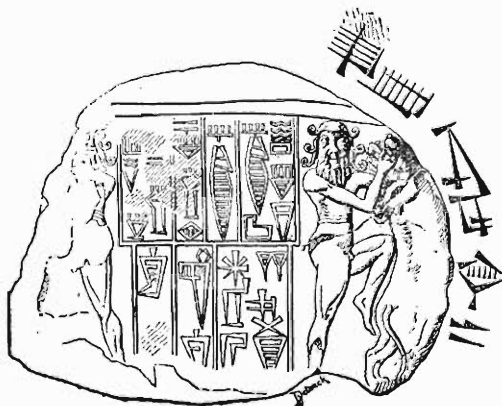
Sans entrer davantage dans ce débat, j'en reviens aux monuments nouveaux qui contribueront certainement à élucider la question.

Après avoir signalé brièvement à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 17 avril dernier¹, le résultat de mes recherches, je voudrais aujourd'hui mettre sous les yeux du public savant les reproductions des empreintes ainsi recomposées, avec leurs inscriptions et les scènes qui les accompagnent. Les dessins en ont été exécutés sur des photographies à grande échelle et ensuite réduits à une dimension plus forte d'un quart que les originaux. Si légère et si fragile que soit la trace laissée sur la terre durcie, elle nous fait connaître, presque aussi bien que les cylindres eux-mêmes, le caractère d'art d'une époque qui représente l'apogée de la glyptique chaldéenne, comme on le savait déjà par le célèbre cachet royal au nom de Sargani, conservé dans la collection de M. de Clercq, et par un petit nombre d'autres objets du même style.

1. Voir à cette date les *Comptes rendus* de l'Académie.

I

La comparaison est d'autant plus directe que notre fragment n° 1, portant le nom de Sargani, reproduit, comme le cylindre de Clercq, une scène empruntée au mythe d'Isdoubar ou Ghilgamès, l'Hercule oriental. La tête du héros, tournée de face, avec les enroulements caractéristiques de ses six grandes boucles de cheveux, son corps complètement nu, d'un modelé superbe, composent une figure pour le moins égale, par le mouvement et par le style, à celle qui se voit agenouillée sur le cylindre en question, abreuvant le taureau et lui faisant boire les eaux jaillissantes du vase merveilleux. Il s'agit seulement d'un autre épisode de la même légende : la lutte contre le lion, si souvent représentée, mais rarement avec une telle vigueur.



Par une attaque audacieuse autant qu'habile, le héros a tourné le monstre dressé contre lui. Le saisissant par la mâchoire supérieure, il lui renverse violemment la tête en arrière et d'un coup de genou lui casse les reins, avant de le jeter vaincu sur son épaule. C'est comme une passe de palestre, un corps à corps, où l'adresse et la force surhumaines du divin lutteur ont facilement raison du roi des fauves.

Ainsi qu'il arrive souvent pour les cylindres, la scène, qui pouvait être complétée par d'autres détails, était gravée deux fois, en sens inverse, et c'est entre les deux figures d'Isdoubar, se tournant le dos, que se développe l'inscription, disposée en deux rangées de cases superposées. Elle est ainsi conçue :

Sargani-sar-ali, — roi — d'Agadé. — (...?)-NĒ-SHOU-IN-NI,
 fils de Shoum-Malik, — sakkanakou, — ton serviteur.

On a donc ici, non pas, comme on l'a dit quelquefois, le sceau du roi, mais

cependant un sceau royal, remis entre les mains d'un haut fonctionnaire, le *sakkanakou* sorte de vizir, attaché au service du roi. On peut le comparer, dans notre administration, aux sous-secrétaires d'État ou aux directeurs qui « ont la signature ». L'empreinte du cylindre a été roulée en double exemplaire sur les deux faces d'une sorte de bulle plate et arrondie, en partie brisée. Dans son état actuel, elle mesure 0^m040 sur 0^m060, et l'on voit que le cylindre devait avoir 0^m035 de longueur. La terre, onctueuse, de couleur brunâtre, a été simplement durcie au soleil, puis lustrée par un léger frottement. Dans la brisure on voit encore la trace du cordon qui servait à lier le sceau à quelque objet. Rien n'indique quel était cet objet; mais il faisait certainement partie d'un envoi, expédié à un personnage qui devait résider à Sirpourla. En effet, sur la tranche mince de la bulle, un scribe a gravé, en caractères profonds et plus cursifs que ceux du cachet, une véritable adresse : « A AL-LA. » C'est la curieuse indication d'un fait général, qui se retrouve sur les nombreuses tablettes de la même époque que nous avons récemment étudiées au musée de Constantinople¹ : l'existence d'un service de convois entre Agadé et Sirpourla, sous le contrôle direct et par l'intermédiaire des fonctionnaires royaux.

II

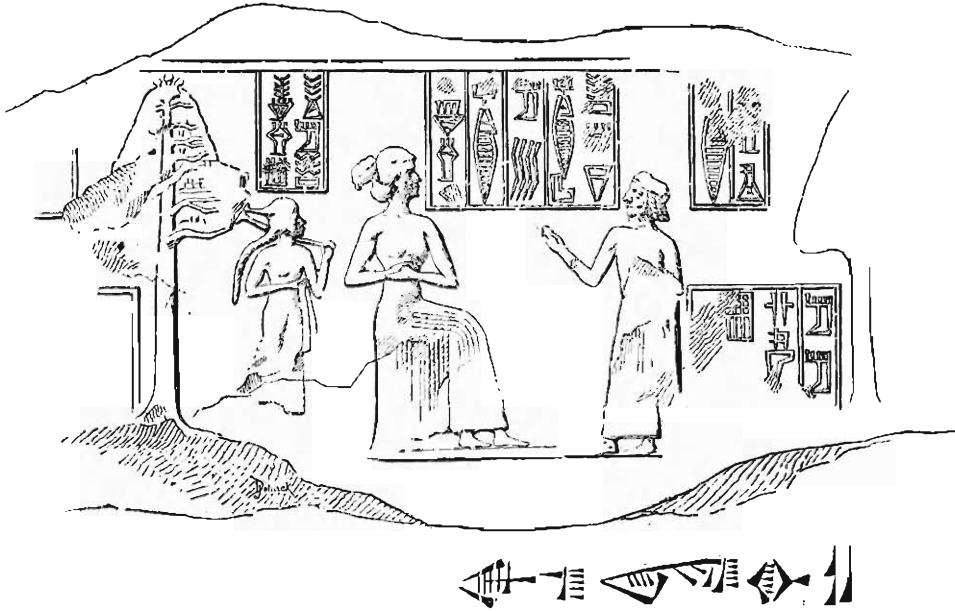
La deuxième empreinte est plus effacée que la précédente et peu distincte dans quelques parties; mais l'ensemble en est mieux conservé. La bulle plate qui la porte, de forme ovale irrégulière, mesurant 0^m060 de long sur 0^m055 de large, et indiquant 0^m045, sur 0^m023 de diamètre, pour les dimensions mêmes du cylindre, est la seule de la série qui soit à peu près complète. On y voit aussi la trace laissée par le cordon de suspension et d'attache, introduit dans l'argile, quand elle était molle.

Ici le cachet en pierre n'a été roulé que partiellement sur les deux faces de l'argile, en sorte que chaque côté en donne un peu plus de la moitié. Pour rétablir la composition développée par la révolution totale du cylindre, avec les inscriptions multiples qui l'accompagnent, il faut donc combiner ces deux moitiés, comme nous avons pu le faire ci-contre, grâce à des points de repère absolument certains.

Il faut noter aussi un autre fait intéressant pour la technique : sur toutes ces bulles, les deux extrémités du cylindre ont laissé un sillon plus creux que le champ même de l'empreinte; c'est la preuve manifeste que le cachet roulant était toujours

1. Publiées par M. François Thureau-Dangin, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1896, à la suite de la séance du 28 août.

monté et serti sur deux rondelles un peu débordantes, qui en facilitaient le maniement¹.



Le sujet est de nature à nous montrer sous un aspect nouveau le talent des graveurs de cette école. C'est une scène d'adoration en présence d'une déesse assise, composition fréquente aussi dans la glyptique chaldéenne, mais entourée ici de détails très particuliers. L'adorant debout, en robe tombante, les cheveux assez courts, serrés par une bandelette et frisés en rouleaux parallèles, lève la main droite, tandis que sa main gauche devait tenir quelque offrande, devenue invisible. Quant à la déesse, assise à l'autre extrémité de la composition, rien dans son costume ni dans ses attributs n'accuserait son caractère divin, n'était l'hommage qu'elle reçoit. Son trône, simple sellette, est indiqué seulement par des lignes pointillées. Aucune coiffure symbolique ne surmonte sa chevelure, d'un arrangement d'ailleurs recherché, relevée en masse derrière la tête, avec l'extrémité qui retombe en frisures légères². La figure, en longue robe, les mains croisées sur la poitrine, est d'une silhouette très simple, mais d'un joli galbe féminin, aux formes élancées.

1. Sur quelques rares cylindres, ces rondelles des bords sont remplacées par deux moulures saillantes taillées à même la pierre dure.

2. Dans les deux exemples de cette figure, sur la face et sur le revers, on remarque cependant, au-dessus de la tête, quelque chose comme une plume presque droite ; mais le moindre accident a pu produire aussi sur la pierre cette trace peu distincte.

On remarquera surtout le nez parfaitement droit (comme il l'est du reste dans les autres figures de la composition, même dans la figure virile, aux traits émaciés, de l'adorant), ce qui n'empêche que le profil de la déesse ne soit détaillé avec une finesse expressive. C'est la marque d'une école qui a rompu avec l'exagération réaliste du type primitif. Si l'on compare aussi l'élégance des proportions aux formes trapues d'Isdoubar, on voit que les artistes, même dans ces dimensions infiniment réduites savaient approprier leur style au caractère et au sexe des figures.

La même grâce délicate se retrouve encore dans une petite figure, celle-ci de jeune fille, qui se tient debout derrière le siège. Elle ressemble de tout point à sa divine patronne, sauf qu'une partie seulement de sa chevelure est relevée en chignon et que le reste tombe en masse derrière le dos. Dans sa main gauche, la jeune suivante tient une ceinture ou une bandelette, dont on voit tomber les deux bouts inégaux, tandis que de l'autre main elle porte sur son épaule le sceptre de la déesse, une sorte de bâton recourbé à tête élargie, qui était aussi une arme. Cet attribut, joint à celui de la bandelette, ferait penser, pour la figure principale, au double aspect d'une Vénus guerrière, comme était Istar, prototype de l'Aphrodite armée des Grecs. Avec l'extrémité de l'arme se confond quelque chose comme une grande épingle à tête également élargie, qui semble se rattacher à la coiffure; mais c'est un trait incertain, qu'une autre empreinte permettrait seule de préciser.

Nous arrivons à un dernier détail fort curieux. Un peu plus loin que les deux figures de femmes, la composition est limitée par un grand arbre de forme pyramidale, qui occupait toute la hauteur du cylindre. Le tronc lisse et droit, l'horizontalité symétrique des rameaux, la hampe supérieure ou *flèche*, terminée par un triple bourgeon ou par un triple cône, se rapportent surtout au sapin. Cependant, vu le caractère conventionnel des représentations de ce genre dans l'art chaldéo-assyrien, on pourrait songer aussi à d'autres conifères, comme le pin ou le cyprès. La représentation d'un arbre, dominant un groupe de femmes, où l'une est assise, forme un motif assez rare, mais non sans exemple, dans la glyptique orientale. Deux cylindres, dont l'un provient de Tello¹, offrent un sujet analogue, et la figure principale, bien qu'elle soit probablement une déesse, n'accuse pas plus qu'ici son caractère divin par une coiffure symbolique. D'autre part, dans ces variantes, l'arbre, qui se rapproche davantage du palmier, a des fruits pendants, que les femmes semblent cueillir. J'ai signalé la transmission de ce motif chaldéen jusque sur une célèbre bague d'or de Mycènes. La religion de

1. *Découvertes en Chaldée*, pl. 30, fig. 76; cf. nos *Origines Orientales*, pp. 134, 135, et Menaut, *Cylindres de la Haye*, n° 40, pl. II, 14.

l'ancienne Chaldée avait ses arbres sacrés, comme celui qui était, dans la ville d'Éridou, l'objet d'un culte très antique ou comme les arbres paradisiaques que la légende d'Istar place dans la forêt mystérieuse hantée par les dieux; mais les exemples de la même représentation que nous allons rencontrer sur d'autres empreintes doivent nous tenir en garde, à ce sujet, contre une interprétation trop précipitée.

Par une disposition très curieuse et jusqu'ici, je crois, sans exemple, la même empreinte porte plusieurs cartouches distribués dans le champ de la composition. Le principal, formé de quatre cases sur une seule ligne, se développe en haut, entre la figure de l'adorant et celle de la déesse. On y lit la formule royale ordinaire :

Sargani-sar-ali, — héros puissant, — roi — d'Agadé.

D'autre part, entre l'arbre et l'adorant, en relation plus directe avec ce personnage, deux autres petits cartouches de deux cases chacun, sont superposés, mais séparés par un intervalle. Derrière la tête de l'adorant, il y a d'abord une formule ou un titre, où la royauté était mêlée en quelque manière, puisque l'on y lit le mot *roi*, précédé d'un mot incomplet qui se termine par le signe AD, idéogramme possible de *père*. Puis, un peu au-dessous, vers le bord inférieur du cylindre, les deux caractères DA-DA paraissent indiquer le nom de l'adorant, suivi des éléments PA-AL-É, se rapportant, on le pense, à un titre sacerdotal.

Enfin, au-dessus de la jeune suivante, entre la tête de la déesse et l'arbre sacré, se trouve un dernier cartouche de deux cases, dont voici les éléments, encore inexpliqués :

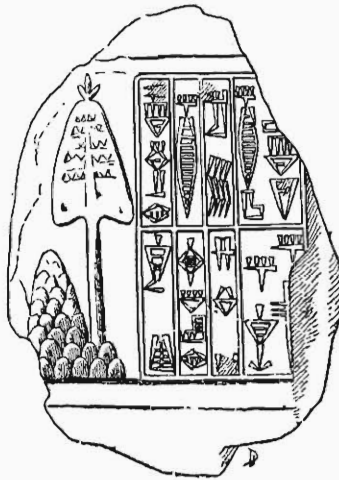
TOU-DA-SAR

LI-NÉ-ISII

La multiplicité de ces indications écrites achève de prouver l'importance particulière du cachet qui les portait. La bulle elle-même a de plus, comme celle qui précède, une adresse gravée à la main sur sa tranche et ainsi conçue : « A *Lougal-ousnoum-gal*. » Il s'agit évidemment d'un envoi fait à ce personnage dont nous avons déjà parlé et dont la haute situation à Sirpourla m'avait tout d'abord été révélée par les fragments d'une autre bulle, dont la description suit.

III

Ce sont deux menus éclats dont les dimensions n'excèdent pas 0^m030 et 0^m040 chacun. En les combinant, j'ai pu restituer un fragment d'empreinte des plus intéressants, malgré son état très incomplet. Le cylindre devait avoir 0^m035 de long. Le relief qu'il a imprimé sur l'argile est resté d'une telle vivacité et d'une telle fraîcheur, qu'il donne bien l'idée de la perfection qu'avait atteinte, à cette époque, le travail des anciens graveurs chaldéens.



Il ne reste de la représentation que l'arbre déjà figuré sur l'empreinte précédente; mais on en distingue plus nettement que partout ailleurs la forme et les détails. De plus, il se dresse ici sur un tertre écaillé, qui, d'après les conventions de l'école chaldéo-assyrienne, indique certainement une montagne. Ce conifère était donc bien un arbre des hautes altitudes, ce qui peut modifier le rôle symbolique qui lui sera attribué. Par malheur, il ne reste absolument rien des figures qu'il ombrageait de ses rameaux. Chez les anciens habitants de cette partie de la Chaldée, la déesse Nin-harsag, mère des dieux, était par excellence d'après son nom même, « la Dame des montagnes », et un texte du patési Entéména place sous sa garde l'une des plantations de Sirpourla. Ainsi que je l'ai déjà remarqué ailleurs, la réunion de ses attributs rappelle de très près la Cybèle phrygienne, à laquelle on sait aussi qu'un arbre résineux, le pin, était particulièrement consacré; mais je m'arrête, comme je l'ai déjà fait tout à l'heure, sur le seuil de cette nouvelle hypothèse.

L'inscription est, par contre, absolument intacte et capitale pour l'histoire de ces vieux âges. C'est là que j'ai trouvé pour la première fois le nom du patési Lougal-ousoum-gal, en relation avec celui du roi Sargani. Le texte est le suivant :

Sargani-sar-ali, — héros puissant, — roi-d'Agadé;
 — Lougal-ousoum-gal, — patési - de Sirpourla, — ton serviteur.

On voit par là que le patési de Sirpourla était, comme les fonctionnaires des empreintes précédentes, dépositaire du sceau royal, mais à condition d'ajouter à son nom et à son titre une formule de salutation et d'obédience, qui marque, sans aucune contestation possible, la suzeraineté qu'exerçaient alors les rois conquérants d'Agadé sur la région de Sirpourla. Ce sont des faits qui plus récemment se sont trouvés confirmés par de nombreux exemples, tirés du nouveau gisement de tablettes de la même époque découvert à Tello par M. de Sarzec.

IV

Venons aux débris qui appartiennent au règne de Naram-Sin, fils de Sargon l'Ancien. Un premier fragment de bulle, formé par deux morceaux recollés, porte une autre variante de la lutte d'Isdoubar contre le lion.



Ici l'animal se dresse en face du héros et retourne vainement la tête, pour échapper à la main puissante qui l'étrangle. Le style est le même que dans le cachet correspondant de Sargani, mais avec moins de vigueur et de mouvement dans le

dessin de la forme humaine, surtout en comparaison du lion, superbe de facture et comme rugissant sous l'étreinte. Le principal intérêt de la composition est dans la présence auprès d'Isdoubar du dieu solaire aux ailes de feu. Tourné de profil, dans une direction opposée, une jambe levée en avant, on dirait qu'il s'éloigne ou qu'il prend part à une autre action. En effet, le graveur avait pu très bien juxtaposer deux scènes différentes, ainsi que cela se voit souvent sur les cylindres. Tout ce que l'on peut saisir de la seconde c'est, entre les jambes du dieu, la croupe d'un petit lion assis qu'il semble franchir dans sa course ailée.

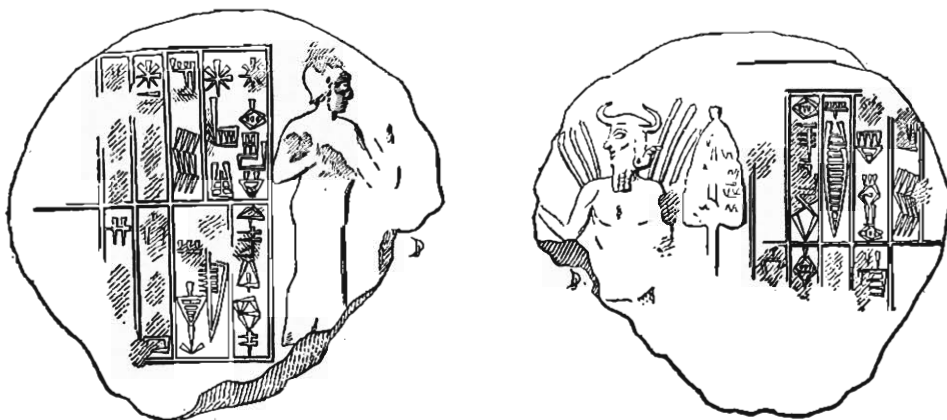
Du cartouche royal il n'y a plus que la première case, contenant le nom, encore assez lisible de Naram-Sin. On relève en outre, superposés entre les deux scènes, les trois caractères QA-SHOU-GAB, donnant un titre de prêtre, au-dessus d'une petite case isolée, qui renferme la formule finale : « Ton serviteur. » La dernière particularité de ce cachet est dans la formule de l'adresse : *A Sir(pour la)*, indiquant la destination au lieu du destinataire, et gravée cette fois, non sur la tranche de la bulle, mais sur sa face même, au-dessus des figures. Dimensions du fragment, 0^m045 sur 0^m045 ; longueur du cylindre 0^m035.

V

L'exemple suivant, également de Naram-Sin, est de première importance pour l'inscription. Sur les deux faces d'un fragment de bulle, de la même forme que les précédentes, on voit la répétition partielle d'une même empreinte ; et, en combinant ce qui reste sur l'une et l'autre face, on recompose une partie notable de la représentation figurée et l'inscription presque tout entière. Dimensions du fragment, 0^m045 sur 0^m040 ; longueur du cylindre 0^m30.

Du sujet il reste, d'une part, la moitié supérieure d'un personnage dans l'attitude de l'adoration. Il est analogue pour la pose, et pour le costume, à l'adorant représenté dans l'une des scènes déjà décrites ; mais son profil au nez aquilin est plus accentué. A l'autre extrémité de la composition, sans qu'il soit possible de savoir s'il n'y avait pas d'autres personnages, on reconnaît encore, à sa tête coiffée du bonnet à double corne, à ses épaules munies d'ailes flamboyantes, le Soleil, Babbar ou Samas (suivant qu'on le nomme en langue sumérienne ou en langue sémitique). Un détail tout à fait inattendu, c'est que derrière le dieu, sans doute assis, se dresse l'arbre pyramidal aux branches symétriques, le conifère des représentations précédentes. Cet arbre symbolique était donc d'une attribution plus générale que nous ne pouvions le supposer

au premier abord. Il paraît simplement avoir été en rapport avec le séjour des dieux, si ce n'est pas même un remplissage pittoresque.



Le cartouche, restitué de même à l'aide des deux faces du fragment, donne l'inscription que voici :

Naram-sin, — héros puissant — de (la divine ?) Agadé — roi — des quatre —
régions. — Lougal-ousoum-gal, — scribe, — pa [tési] — de Sir [pourla] —

Les dernières cases sont très effacées. Je crois cependant lire avec certitude le mot *doub-sar* (scribe) et le premier caractère des mots *pa(tési)* et *Sir(pourla)*. L'association de ces deux titres montre que sous la domination d'Agadé, le patési de Sirpourla n'était en réalité qu'un fonctionnaire placé là par le roi. Or, ce fonctionnaire est toujours le même Lougal-ousoum-gal, et de plus nous avons évidemment ici sa figure. Son nom établit la succession directe entre les deux règnes de Sargani et de Naram-Sin ; mais il semble que, sous le fils, avec l'accroissement du pouvoir souverain, le patési de Sirpourla ait été ramené à la sujétion plus étroite d'un simple secrétaire royal.

Citons encore un autre fragment, où l'on ne voit plus qu'un adorant semblable à ceux qui précèdent et au-dessus de lui un lambeau de cartouche avec le nom d'Agadé, suivi du titre de « roi — des quatre — (régions) » qui se rapporte aussi très vraisemblablement à Naram-Sin. Il est à remarquer que sur ces deux dernières empreintes, le nom de la ville d'Agadé est précédé du signe divin, l'étoile à huit rayons, ce qui n'a pas lieu sur les cachets de Sargani. Je suppose que la ville avait été déifiée. D'après une autre opinion, celle de M. F. Thureau-Dangin, ce serait plutôt le roi lui-même qui aurait pris le titre de « dieu d'Agadé », bien que cet usage de la

déification des rois ne semble guère avoir été répandu dans les dynasties chaldéo-assyriennes.

Un autre fait à signaler, c'est que, sur les milliers de tablettes du même temps examinées par nous au Musée de Constantinople, pas une seule ne porte directement des empreintes de cylindres. Le cachet, véritable sceau, paraît n'avoir été imprimé alors que sur des bulles, comme celles que nous venons d'étudier. D'autre part, c'est tout au plus si, parmi les mêmes tablettes, nous avons rencontré quatre ou cinq fragments de pareilles bulles, dont deux au nom de Naram-Sin. L'un de ces débris porte un dieu assis, de beau style, et sur la tranche on lit la formule d'envoi : « A Alla. » L'autre représente une déesse debout derrière un dieu assis, et l'adresse se lit : « A Sirpourla. »

Je n'ajoute rien au sujet des tablettes mêmes, après la note concise, mais pleine de faits, que leur a consacrée M. F. Thureau-Dangin, à l'occasion de la récente communication que j'ai faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur ma mission à Constantinople. L'auteur y signale fréquemment le nom du patési Lougal-ousoum-gal, plusieurs fois en relation avec les noms de Sargani et de Naram-Sin. Quant au contenu de ces textes multiples, il est venu donner un ample développement aux faits que les cartouches des bulles faisaient déjà pressentir. Nos empreintes montrent, de plus, au milieu de ce mouvement administratif et commercial, l'art s'élevant de très bonne heure, en Asie, à un point qu'il n'a jamais dépassé.

